

Interculturel Francophonies, n° 31, juin-juillet 2017 : *Francophonies océaniques*. Sous la direction d'ANDRÉAS PFERSMANN et TITAU PORCHER-WIART. Alliance Française de Lecce, 2017. Un vol. de 420 p.

« Toute littérature est assaut contre les frontières », Franz Kafka, *Le Journal*, 1922
(cité par Collin David, « À l'assaut contre la frontière: vers une littérature des confins »,
in Costantini Michel (dir.) *Sémiotique des frontières*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 121-141)

Le numéro 31 (juin-juillet 2017) de la revue *Interculturel Francophonies*, consacré à l'étude des littératures des îles du Pacifique et de la Nouvelle-Calédonie, est un gros ouvrage de 417 pages dont, judicieusement, la dernière partie se présente sous la forme d'une « Anthologie portative » (p. 327-417) qui permet au lecteur pas ou peu familier des littératures en français de l'espace océanien d'entrer en contact avec certaines d'entre elles.

Publiée sous la direction de Andréas Pfersmann et Titau Porcher-Wiart, cette véritable « somme » rassemble les réflexions de chercheurs dont les travaux sont devenus des références, sur ce que l'on appelle/a appelé, selon les lieux et/ou les circonstances : littératures « décentrées », littératures « mineures/minorées », littératures « francophones », « littérature-monde », etc. L'ouvrage s'ouvre sur une présentation du numéro par les deux directeurs, suivie d'une esquisse historique et thématique de la littérature de Nouvelle-Calédonie par Dominique Jouve. Dans leur présentation, Andréas Pfersmann et Titau Porcher-Wiart rappellent les faits historiques ayant marqué ces territoires et expliquent leur rattachement à la Francophonie. Ils mettent ensuite en perspective les contributions des auteurs, articulées autour de trois grands champs d'analyse : « Questions identitaires et politiques », « L'enjeu des langues » et « Corps/ parole/ espace : regards anthropologiques et éco-critiques ».

Les contributions d'Eddy Banaré, Andréas Pfersmann, Peter Kirsch et Mounira Chaty problématisent la question des identités en situation d'hégémonie politique, linguistique et culturelle et de leur(s) expression(s) littéraire(s), à travers l'analyse d'un corpus de textes d'auteur-e-s tahitiens, kanak et occitans (pour l'angle comparatif choisi par P. Kirsch).

Particulièrement passionnante est la section consacrée à « L'enjeu des langues ». Les quatre contributions – d'Odile Gannier, de Stéphanie Geneix-Rabault, de Hamid Mokaddem et d'Audrey Ogès – réévaluent de manière pertinente de nombreux concepts de la sociolinguistique des contacts, en situation de domination : multilinguisme, pluri- ou diglossie, métissage, hybridité, etc. Réévaluation à partir de corpus d'auteur-e-s tahitiens et kanak, appartenant à différents genres littéraires : romans, théâtre, slams, etc.

Les effets de l'aliénation coloniale sur les corps, tels que l'écriture les révèle ou les met en scène chez les écrivains tahitiens et kanak, sont étudiés dans la troisième section, avec les contributions d'Anne-Sophie Close, de Julia Frengs et de Titau Porcher-Wiart. Les trois contributions montrent comment dans les textes littéraires retenus, on peut lire à la fois le rejet de la domination coloniale sous toutes ses formes, l'affirmation de ce qui constitue l'être océanien (espace, temps, cosmogonie, etc.) et sa symbiose avec le milieu qui l'a vu /l'a fait naître.

Un article de Daniel-Henri Pageaux, portant sur un roman (en français) de l'écrivain australien Paul Wenz, clôt l'ensemble des études.

Ce numéro de la revue *Interculturel francophonies* nous a semblé pertinent à plus d'un titre. D'abord, parce qu'il comble un manque (et répare une injustice ?) à l'égard de voix et de textes venus d'ailleurs ; un ailleurs qui, s'il est éloigné géographiquement et fracturé en poussière de territoires dans l'Océan pacifique, représente pour le pays auquel l'histoire les a intégrés une importance géopolitique et géostratégique très grande. En cela, la petite « Anthologie portative de la littérature francophone du Pacifique » en fin de volume est très précieuse. Ensuite,

parce qu'à partir de textes, de cas et de situations concrètes, et de la présentation d'auteur-e-s pour la plupart inconnu-e-s du grand public, toutes les contributions analysent et (re)discutent les relations multiples, multiformes et conflictuelles – comme le sont toutes les situations de di- ou pluri-glossie que les littératures de cet espace ont avec la langue dominante qu'est le français et la culture dont il est l'expression.

Questions (polémiques ?) : s'agissant de ces littératures, peut-on encore parler de « littératures francophones » – même au pluriel ? Ne pourrait-on pas remplacer ce mot par « littératures latino-polynésiennes » et « littératures latino-kanak » sur le modèle de ce que l'on nomme « littératures latino-américaines » ? Certains auteur-e-s disent ne pas se reconnaître dans la francophonie, comme l'écrivaine tahitienne Chantal T. Spitz, citée par Odile Gannier dans son étude. Si elle reconnaît le français comme étant l'une de ses langues, l'écrivaine déclare être non concernée par la francophonie :

« Je suis insensible à la francophonie, elle n'est pas mon inquiétude ni ma préoccupation, je m'en suis sciemment libérée en ne me sentant pas redevable à l'état colonisateur de la langue française. [...] La francophonie ne me concerne pas, je ne m'y reconnais pas ni ne m'y retrouve. [...] Je ne me sens pas liée aux parlants français sous prétexte de francophonie. Je ne me sens pas liée aux pensants français sous prétexte de langue commune. Je me sens délibérément liée à tous les pensants colonisés, à tous les sentants meurtris parce que leur histoire est la mienne, leur déchirure est la mienne ». (p. 153)

Pour conclure ce bref résumé, je ferai quelques remarques suscitées par l'intitulé des trois parties, cité plus haut. Il est frappant de constater que cet intitulé à lui seul *indique* la « colonialité » des situations et des champs littéraires analysés par les chercheurs. Cette notion, proposée à la place de « post-colonial » ou de « néo-colonialisme », Grosfogel Ramon la définit ainsi :

« La “colonialité du pouvoir” apparaît comme un système tissé de formes multiples et hétérogènes de hiérarchies/dispositifs sexuels, politiques, épistémiques, économiques spirituels, linguistiques et raciaux de domination et d'exploitation à l'échelle mondiale. [...] La colonialité se réfère à la continuité des formes de domination et d'exploitation après la disparition des administrations coloniales produites par les structures et les cultures hégémoniques du système-monde capitaliste/patriarcal moderne/colonial. » (Grosfoguel Ramon, « Les Implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global : transmodernité, pensée-frontalière et colonialité globale », traduit de l'espagnol par Anouk Devillé et Anne Vereecken, <http://www.multitudes.net/Les-Implications-des-alterites/>, consulté en juin 2017)

C'est nous semble-t-il, cette domination multiforme que les écrivaines et écrivains océanien-ne-s affrontent avec les moyens qui sont les leurs et que les auteur-e-s de l'ouvrage ont analysée : les « langues de la tribu » à l'épreuve de celle, dominante, de l'école. Cette situation de travail sur les langues mais aussi d'aliénation et d'inconfort (physique, moral et culturel) et de lutte permanente, deux écrivains kanak interviewés par Hamid Mokeddem, contributeur de ce numéro (voir « Les rapports subjectifs kanak à la langue française. Étude de quelques textes de Nouvelle-Calédonie », p. 197-218), la décrivent ainsi :

Déwé Gorodé, poétesse, écrivaine :

« Si je parle de ma langue kanak, c'est une langue poétique. (...) Pour dire “crépuscule”, si je dois traduire en français, je dirai “le moment où l'herbe bleuit”. Si je traduis un terme comme la brousse, je dirai dans ma langue, “là où fleurit la paille”. Voici deux exemples pour montrer qu'il me fallait raconter l'histoire à ma façon, dans cette langue qui est une seconde langue. » (p. 205).

Pierre Wakaw Gope, homme de théâtre kanak :

« Mon gros problème, je ne maîtrise pas la langue française. Je parle mal le français. Je ne maîtrise pas l'écriture. Qu'est-ce que je fais ? Je pense en nengone. Je raconte l'histoire en maré. Après je traduis à ma façon. » (p. 211).

Expression de cultures « autres », dominées, dont certaines éteintes ou en voie de l'être (notamment les langues et les formes d'expression culturelles, sociales et religieuses) ces littératures luttent pour l'existence et la reconnaissance. Et, comme le soulignent Andréas Pfersmann et Titaua-Porcher-Wiart dans leur introduction : « Les littératures océaniques kanak et tahitiennes s'affirment comme des lieux de contestation sociale et écologique » (p. 21) et, rajouterai-je, politique (l'écrivaine kanak Déwé Gorodé, citée plus haut, a connu la prison pour des motifs politiques). La Polynésie, ce n'est pas seulement Segalen ou Gauguin, mais les essais nucléaires français, et la Nouvelle-Calédonie, ce n'est pas un cocotier planté comme symbole par un président de la République française, mais les ravages du littoral kanak par les mines de nickel.

ZOHRA BOUCHENTOUF-SIAGH